généraux s'étaient échappés de Puebla même, entre autres Escobedo, Berriozabal, Porfirio Diaz, Negrete; d'autres s'étaient enfuis à Orizaba, comme Ortega, La Llave, Patroni, Garcia; le reste sur la route. La plupart retournèrent dans leurs provinces pour y exercer leur influence en faveur de la cause libérale. Nous les y retrouverons à la tête de guérillas ou de troupes régulièrement constituées.

Le siège de Puebla avait duré soixante-deux jours depuis l'investissement, cinquante-cinq depuis l'ouverture de la tranchée. L'armée avait perdu 18 officiers et 167 hommes de troupe tués, 79 officiers et 1,039 hommes de troupe blessés. Un grand nombre de blessés, officiers et troupe, étaient morts des suites de leurs blessures. Parmi les officiers tués ou blessés mortellement, on citait le général de Laumière, commandant l'artillerie; le chef de bataillon Lamy, du 18e chasseurs à pied, frappé par une balle lancée de la distance de sept cents mètres, pendant qu'il examinait le terrain des attaques, depuis le clocher de San-Iago; le chef d'escadron de Foucault, tué d'un coup de lance au combat de San-Pablo-del-Monte, et le chef d'escadron d'état-major Capitan, qui, pendant l'expédition du général de Lorencez, s'était acquis, comme capitaine, une réputation bien au-dessus de son grade, et fut universellement regretté.

CHAPITRE V

MEXICO

Les terres chaudes. — Le régiment étranger à Camerone. — Le général Forey à Puebla. — Fuite de Juarès. — Entrée des troupes françaises à Mexico. — Sentiments des Mexicains. — Convocation d'une junte. — Gouvernement provisoire. — Assemblée des notables. — Election de l'archiduc Maximilien. — Guerre aux bandes des environs de Mexico. — Occupation de Minatitlan et de Tampico. — Le colonel Aymard à Pachuco. — Le général de Bertier à Toluca. — Expédition dans la Huasteca. — Promotions dans l'armée. — Le général Forey maréchal de France. — Mécontentement de Napoléon III. — Rappel du maréchal Forey et de M. de Saligny. — Le général Bazaine commandant en chef. — Refus de Maximilien. — Nécessité d'une campagne à l'intérieur. — Effectif des troupes françaises et mexicaines alliées. — Bases d'opérations, colonnes Douay et de Castagny. — Occupation de Morelia. — Entrée à Queretaro. — Mort du général Comonfort. — Le général Douay à Guanajuato et à Lagos. — Marquez à Morelia. — Le colonel Margueritte à Zamora. — Poursuite d'Uraga. — Le général Mejia à San-Luis-de-Potosi. — Occupation de Guadalajara. — Rentrée du général Bazaine à Mexico. — Question religieuse, hostilité du clergé. — Le général Miramon. — Débarquement et expulsion de Santa-Anna. — Mines de la Sonora. — Campagne du général Douay. — Combat et prise de Teocatliche. — Entrée à Aguas-Calientes et à Zacatecas. — Enlèvement d'un convoi près de Mexico. — Le colonel Garnier à Guadalajara. — Le général Douay et Lozada. — Poursuite du partisan Gutierez. — Combat de Cuizillo. — La bande de Rojas. — Campagne du général de Castagny à Zacatecas. — Combat de Nochitslan. — Le colonel Aymard à San-Luis-de-Potosi. — Combat de Matehuela. — Retraite et mort de Doblado. — La contre-guérilla à Tampico. — Expédition du colonel du Pin dans la Huasteca, combat de San-Antonio, défaite de Carbajal, le capitaine du Vallon. — Occupation de Panuco. — Evacuation de Minatitlan et de San-Juan-Bautista. — Océan Pacifique. — Occupation d'Acapulco. — Votes en faveur de l'empire. — Résolution de l'archiduc Maximilien. — Voyage à Bruxelles, Paris, Londres et Vienne. — Négociations. — Difficultés avec l'empereur François-Joseph, signature du pacte de famille. — La députation mexicaine à Miramar. — Acceptation solennelle de Maximilien. — Convention de Miramar. — Voyage de la *Novara* et de la *Thémis*. — L'empereur et l'impératrice du Mexique à Rome. — Allocution de Pie IX. — Gibraltar. — La Martinique. — Débarquement à Vera-

Cruz. — Le général Almonte évincé. — Cordova. — Orizaba. — Accueil enthousiaste. — Sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe. — Entrée à Mexico. — Joie de la population.

Pendant le siège de Puebla, les communications avec Vera-Cruz avaient été maintenues libres, mais non sans peine. La brigade de réserve était débarquée à Vera-Cruz, le régiment étranger le 28 mars, le 7e de ligne le 1er avril. Ce dernier régiment fut envoyé à Orizaba et à Cañada, sur la route de Puebla, pour fournir la garde des convois. Le régiment étranger fut réparti dans les terres chaudes, entre la Tejeria et le Chiquihuite. Les bandes de guérilleros pullulaient : elles avaient pour centres principaux les villes de Jamapa, à quatre lieues de Medelin, sur le Rio-Jamapa, de Cotastla, à deux marches de la Soledad, et de Tlaliscovan, au sud et à deux fortes étapes de Medelin, dont elle est séparée par deux rivières larges et profondes. Tlaliscovan fut occupée par la contre-guérilla le 21 mars, mais les brigandages n'en continuèrent pas moins ; les ateliers du chemin de fer étaient infestés de bandits, et le directeur des travaux du camp de la Loma croyait se garantir de leurs attaques en traitant leurs chefs avec les plus grands égards. Le 5 avril, il avait reçu à dîner un des principaux d'entre eux, nommé Honorato Dominguez, et plusieurs de ses compagnons. Le camp fut assailli le lendemain par cette bande, augmentée de tous les flibustiers des environs, au nombre de 300. La dévastation fut complète et marquée par des scènes atroces ; les femmes furent éventrées, le boulanger, surpris au moment où il pétrissait le pain, fut égorgé ; les bandits, enivrés par les liqueurs fortes et le pillage, continuèrent à pétrir eux-mêmes la farine avec son sang (1). La contre-guérilla reçut l'ordre de partir pour aller protéger les travaux du chemin de fer ; elle s'empara de Jamapa, où elle saisit la correspondance de l'alcade Antonio Diaz, qui, soi-disant rallié à l'intervention, fut ainsi convaincu d'être le chef des bandes du pays. Ayant voulu venir, le 20 avril, avec une bande inquiéter les travaux du chemin de fer, il fut poursuivi et attaqué près de Jamapa par une compagnie de voltigeurs et un peloton de cavalerie, sous les ordres du commandant Munier, de la légion étrangère. Diaz fut tué de la main du lieutenant Milson. C'est alors que la contre-guérilla inaugura le système d'incendies qui lui a été si vivement reproché. Ces incendies n'avaient pas seulement pour objet d'exercer des représailles contre les horreurs commises à l'Arroyo-Seco et au camp de Loma, mais surtout d'enlever à l'ennemi, dans le voisinage de la route et du chemin de fer, tous les abris et magasins de vivres, de manière à le refouler jusqu'à une distance de plusieurs lieues. La contre-guérilla incendia donc tous les villages et haciendas dans une double zone de six lieues de large entre la Tejeria et Vera-Cruz. Le lieutenant-colonel Labrousse, du 1er zouaves, avait été nommé colonel et appelé au commandement supérieur de Vera-Cruz. Grâce à son activité et à son énergie, un nombre considérable de vagabonds et de coupeurs de route purent être incarcérés (1).

(1) De Kératry, *La contre-guérilla française au Mexique.*

Les convois étaient escortés avec d'autant plus de soin, qu'en outre des munitions de guerre envoyées à Puebla, ils étaient porteurs de fortes sommes destinées à l'armée. C'est ainsi que, le 14 avril, partit de Vera-Cruz un convoi portant quatre millions. Le 30 avril, on attendait au Chiquihuite deux autres convois chargés de trois millions et de l'artillerie de gros calibre demandée pour le siège. La 3e compagnie du 1er bataillon du régiment étranger reçut l'ordre de se rendre à Palo-Verde pour éclairer le pays au-devant de ces deux convois. Cette compagnie, forte de 62 hommes, était commandée par le capitaine adjudant-major Danjou, assisté des sous-lieutenants Vilain et Maudet, porte-drapeau. Faute de cavalerie, on était si mal renseigné sur les mouvements de l'ennemi qu'on ignorait la présence, à deux lieues de la route, d'un corps comprenant 1,200 fantassins et 850 cavaliers, dont 350 guérilleros, qui, sous les ordres du colonel Milan, guettaient le passage des deux convois. Rien ne faisait donc prévoir le drame à jamais célèbre qui allait se passer et dont nous croyons devoir emprunter le récit détaillé à l'Historique de la légion étrangère, rédigé par M. le général Griset.

(1) Le colonel Labrousse, un des meilleurs officiers de l'armée, succomba le 31 mai suivant, aux atteintes du *vomito*.

« Partis à une heure du matin, le capitaine Danjou et son détachement arrivent à Palo-Verde et s'y arrêtent pour faire le café. Les cavaliers ennemis sont signalés du côté de Chiquihuite, le capitaine fait renverser le café et charger le campement sur les mulets, rappelle l'escouade laissée à la garde de l'eau, et se dirige sur le village de Camerone. En arrivant près du village, un coup de feu blesse un homme, le village est fouillé, puis la petite troupe continue sa route. A peine a-t-elle dépassé les dernières maisons, que de nombreux cavaliers l'assaillent de toutes parts. Le capitaine Danjou fait former le carré, laisse l'ennemi s'approcher à soixante pas, et le repousse par le feu de deux des faces. Profitant d'un répit qui lui est laissé par la cavalerie ennemie, qui est allée se reformer à l'abri de la fusillade, le détachement gravit la route à gauche, escalade un talus, subit une seconde charge, qui est repoussée comme la première, puis, chargeant à son tour, fait une trouée dans les troupes qui l'entourent, et se dirige vers la maison située au sud de la route.

» Cette maison, construite sur le bord du chemin, a derrière elle une cour de cinquante mètres de longueur, dont les trois autres côtés sont bordés de hangars ouverts. On pénètre dans la cour par deux grandes portes sur la face ouest. En même temps que le capitaine Danjou fait occuper la cour et la chambre située au nord-ouest, l'ennemi prend possession de la chambre située à l'angle du nord-ouest, qui communique avec la cour par une fenêtre et a une issue sans porte sur la grande route.

» Les deux portes de la cour sont barricadées et gardées par deux escouades, deux autres escouades gardent la chambre du nord-ouest; une escouade surveille une vieille brèche, et le reste de la compagnie défend les toits; à neuf heures et demie, le capitaine est sommé de se rendre : il refuse énergiqnement, et le feu commence aussitôt. A onze heures, le nombre des ennemis augmente; de minute en minute, on se sent perdu, mais le capitaine Danjou fait jurer à ses hommes de se défendre jusqu'à la mort ; tous jurent. Quelques instants après, le capitaine est frappé d'une balle et tombe sans proférer une parole.

» Le sous-lieutenant Vilain prend le commandement de l'héroïque petite troupe. Vers midi, on entend battre et sonner; on se croit sauvé, c'est le régiment qui arrive au secours de la compagnie. Cette illusion est de courte durée, ces sonneries annoncent l'arrivée de trois bataillons mexicains forts chacun de trois à quatre cents hommes. L'ennemi pratique alors dans le mur qui fait face à la porte une brèche de trois mètres de large, qui prend à revers les défenseurs des portes. Dans la chambre nord-est, occupée par lui, il perce une autre brèche qui lui donne des vues sur toute la cour; là, à deux heures, fut tué le sous-lieutenant Vilain; le commandement passe alors au sous-lieutenant Maudet. On se bat depuis neuf heures et demie, la chaleur est horrible dans cette chambre, encombrée de morts et de blessés. Les hommes n'ont pas mangé depuis la veille, ni bu depuis le matin, les souffrances des blessés sont atroces; quelques-uns boivent leur sang et même leur urine. Vers deux heures, nouvelle sommation de l'ennemi, même réponse. L'ennemi accumule alors les broussailles sur deux des faces, notamment sur celle des hangars extérieurs, et y met le feu. La fumée envahit la cour et vient ajouter de nouvelles souffrances à celles endurées par les défenseurs. Malgré cela, les survivants se maintiennent aux brèches et aux créneaux.

» A cinq heures, l'attaque est suspendue, le colonel Milan rassemble ses troupes à l'abri d'une maison voisine et les harangue. « Il faut, dit-il, en finir avec cette poignée d'hommes épuisés. » C'est un Espagnol nommé Bartolotte, soldat à la légion, qui traduit ces paroles à ses camarades. On jure de nouveau de ne pas se rendre. L'ennemi se rue de toutes ses forces sur la maison et y pénètre par toutes les ouvertures. A la porte principale, le caporal Béry, seul survivant de son escouade, est fait prisonnier. A l'angle opposé, les caporaux Finzinger et Magnin, les fusiliers Schumaner et Gorski, qui jusqu'alors ont défendu la brèche avec succès, sont enveloppés et enlevés. Le sous-lieutenant Maudet s'est retiré avec le caporal Maine, les soldats Cotteau, Wenzel, Constantin et Leonhart, dans les débris d'un hangar situé entre les deux portes; il s'y défend encore un quart d'heure, puis, la dernière cartouche brûlée, tente une sortie à la baïonnette. A sa sortie du hangar, tous les fusils sont braqués sur M. Maudet, le soldat Cotteau se jette devant son officier, lui fait un rempart de son corps et tombe fou-

droyé. M. Maudet reçoit deux balles et tombe : il est mort de ses blessures, le 8 mai, à Huatusco. L'ennemi se précipite et fait les autres prisonniers. C'étaient les dix-neuf derniers survivants.

» Depuis neuf heures on se battait, il était six heures du soir. Deux officiers étaient tués, le troisième mortellement blessé ; vingt sous-officiers et soldats tués pendant l'action, sept morts des suites de leurs blessures, seize blessés, telles étaient nos pertes. Celles des Mexicains étaient considérables, ils avaient 300 hommes hors de combat, dont 200 tués. L'ennemi rendit les honneurs militaires au sous-lieutenant Maudet. Les prisonniers furent traités avec humanité et plus tard échangés. Le sergent Maine fut nommé sous-lieutenant, le sergent Schæffner, un caporal et trois hommes furent décorés, deux caporaux et quatre hommes reçurent la médaille militaire. Par décision du 4 octobre 1863, le ministre prescrivit que le nom de *Camerone* serait inscrit sur le drapeau du régiment étranger. »

La nouvelle de la prise de Puebla ne parvint à Paris que le 10 juin. L'empereur Napoléon III adressa, le 12, une lettre de félicitations au général Forey : « Général, lui écrivait-il, cet événement nous a comblés de joie. » Et après avoir rendu justice à la prévoyance des chefs ainsi qu'à l'énergie des soldats, il ajoutait : « Notre but, vous le savez, n'est pas d'imposer aux Mexicains un gouvernement contre leur gré, ni de faire servir nos succès au triomphe d'un parti quelconque, etc.... »

Le général Forey nomma le colonel Brincourt commandant supérieur de Puebla, il réorganisa les administrations locales en confiant les fonctions administratives aux personnes désignées par M. de Saligny et le général Almonte, il rétablit les douanes de terre, mit sous séquestre les biens de toutes les personnes portant les armes contre l'intervention, prescrivit la revision des ventes des biens ayant appartenu aux sociétés de bienfaisance, et interdit l'exportation du numéraire et des matières d'or et d'argent. Enfin, le plus significatif peut-être de tous ses actes fut sa présence, le 4 juin, à la procession de la Fête-Dieu, qu'il suivit à la tête de son état-major, toutes les troupes formant la haie. Cette manifestation produisit le meilleur effet sur une population dont les

habitudes et les sentiments religieux avaient valu à la ville le nom de Puebla-de-los-Angeles, et qui était privée depuis longtemps des cérémonies extérieures du culte.

Après le combat de San-Lorenzo, Comonfort avait donné sa démission de général en chef de l'armée du centre. Son successeur, le général de la Garza, apprenant l'occupation de Puebla par les Français, se replia en bon ordre, avec le gros de ses forces, sur Mexico, où le gouvernement l'investit du commandement de la ville et du district. Il enjoignit, le 18 juin, à tous les Français établis à Mexico, de livrer leurs armes à l'autorité, de sortir de la ville et de se retirer à l'intérieur du Mexique, à une distance d'au moins quarante lieues. Le même jour, la ville de Mexico fut mise en état de siège, et le ministre de la guerre ordonna à tous les gouverneurs d'Etat d'envoyer dans la capitale toutes les forces dont ils pourraient disposer. Le président Juarès adressa à la nation mexicaine une proclamation emphatique se terminant ainsi :

« Mexicains, jurons par les mânes des héros qui sont tombés en défendant les murailles saintes de Zaragoza (1) ; jurons par ceux qui vivent encore et sont en état de combattre, par nos sœurs, par nos épouses et par nos mères, que sans relâche ni trêve nous ferons la guerre à cette armée détestée, qui profane et souille le sol où naquirent Hidalgo, Morellos, Zaragoza et Gonzalez Ortega. »

Cette proclamation dénotait, à n'en pas douter, l'intention de défendre énergiquement la capitale du Mexique, comme l'avait fait Santa-Anna dans la guerre contre les Etats-Unis. Tout semblait se prêter, d'ailleurs, à cette défense ; les trois chaussées, qui, au travers des lacs, conduisent à Mexico, pouvaient être inondées à volonté, et les magnifiques allées d'arbres, qui entouraient la ville, avaient été, par ordre supérieur, abattues pour faire des barricades. Mais les défenseurs manquaient. L'ancienne armée de Comonfort, réduite à 6,000 hommes découragés par leur défaite de San-Lorenzo et par la chute de Puebla, était incapable de tenir tête aux Français. Au premier bruit de leur approche, les généraux

(1) Surnom donné à la ville de Puebla, dont la défense énergique rappelait celle de Saragosse.